

LA VILLE ET SES TERRITOIRES : SEGMENTATIONS



1

La ville est à la fois un territoire particulier et une combinaison de territoires. Elle repose en effet sur un territoire administratif et politique déterminé, et sur tout un ensemble de territoires aux frontières plus ou moins précises. Si les délimitations communales demeurent relativement claires, les territoires qui donnent corps à une ville dépendent de réalités, de représentations sociales, de mécanismes ou d'échelles multiples et complexes. Pour ne prendre qu'un exemple, la ligne de partage entre l'urbain et le rural n'est pas aisée à appréhender ; ce point pose alors la question de la définition de la ville, autrement dit de savoir où commence la ville, ou si l'on veut, où se termine la campagne (Stébé, Marchal, 2007).

La ville est aussi à la fois un lieu de différences qui se matérialisent dans l'aménagement interne et dissocient de façon plus ou moins manifeste les groupes sociaux, les fonctions, les usages du sol, et un lieu de regroupement qui gomme, autant que possible, les effets de la distance. Les notions de division sociale et fonctionnelle, d'un côté, de centralité, de l'autre, sont, comme le dit M. Roncayolo (1997), à l'opposé l'une de l'autre mais s'attirent mutuellement.

La division fonctionnelle répond d'abord à des exigences techniques – celles du commerce de détail, des installations industrielles –, mais repose également sur le prix des terrains et des avantages que l'on peut percevoir de telle ou telle position. Inscrite alors dans une compétition économique, elle ne peut être dissociée d'un jugement de valeur socialement construit qui, s'additionnant aux effets physiques (rupture dans le tissu urbain, détérioration des paysages...) rend certaines activités attractives et d'autres rebutantes. La division sociale quant à elle ne peut être appréhendée par la seule répartition de l'habitat; il est en effet nécessaire de prendre en compte le choix de la résidence – ou les contraintes qui la déterminent –, qui traduit le plus clairement les différences sociales entre les groupes. La carte sociale de la ville est le plus souvent identifiée à celle de l'habitat et de ses composantes socio-professionnelles.

Pour Roncayolo (*ibid.*), passer de la division fonctionnelle et sociale au concept de ségrégation pose un certain nombre de difficultés. Sans aucun doute, est-il possible de mesurer la ségrégation entre travail et résidence, plus complexe est d'imaginer les rapports entre ségrégation de l'habitat et ségrégation sociale : la mixité d'un quartier n'implique pas le développement de relations entre les différents groupes sociaux en présence. Il est donc assez peu pertinent de réduire la ségrégation à ses manifestations spatiales et, *a fortiori*, à une simple distance géométrique. C'est au contraire le rapport entre distance physique et distance sociale qui peut permettre de mesurer les effets de compositions territoriales concrètes.

Si pour les historiens de la ville, il ne semble faire aucun doute que c'est avant tout la division du travail qui a décidé de l'affectation du sol à des activités différentes, et a déterminé la composition des groupes sociaux et les inégalités du pouvoir d'accès aux biens, il n'est pas vain de faire un bref retour sur le passé afin de repérer les autres déterminants de la division sociale et fonctionnelle de nos villes.

◆ Quelques repères historiques de la division

Les divisions fonctionnelle et sociale sont inscrites dans l'histoire urbaine. Il est par exemple assez aisé, lorsque l'on se promène dans les villes au patrimoine ancien, de se rendre compte du regroupement des métiers à l'époque médiévale à partir du nom des rues, aux consonances parfois pittoresques. Si cette réunion des métiers dans la ville médiévale a un caractère plus ou moins rigide, selon l'importance des corporations ou des guildes dans la vie politique de la cité, il existe sans conteste une forte liaison entre le domicile et le travail, mais qui n'oppose pas d'emblée maîtres et ouvriers, riches et pauvres. Dans le Paris du XIV^e siècle, boutiquiers et artisans vivent sur leur lieu de travail, et cette configuration n'a guère changé au moment des grands travaux d'Haussmann au XIX^e siècle. En effet, l'inertie du bâti et la rigidité du parcellaire en contraignant le modèle des constructions même après reconstruction, consolident cette liaison (*ibid.*). Si le travail impose de façon majeure à la cité une morphologie spécifique, d'autres facteurs, tels que les liens au sein des grandes familles, les réseaux de lignage ou de clientèle, les solidarités religieuses et ethniques, influencent également la structure interne de la ville. À Gènes, Bologne ou Florence par exemple, la ville se structure d'abord autour des *domus* des grandes familles.

À partir de l'époque classique ou baroque, la division sociale devient plus précise, juste avant que l'industrialisation n'impose sa structure à la ville. Tout d'abord, avec la dispersion des manufactures aux confins de la ville, se constituent, dans leur orbite, des quartiers ouvriers. C'est ainsi qu'apparaît progressivement une distinction entre ville et faubourg, sans que s'opposent pour autant le centre et la périphérie. Puis avec l'extension des villes, des sociétés plus homogènes, caractéristiques de l'élite sociale, ou de telle ou telle catégorie, s'organisent sur les nouveaux espaces conquis. À Paris par exemple se

développent à l'ouest et au nord des résidences royales, des quartiers de luxe, dont le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré en seront les principaux représentants. Progressivement, au cours du XVIII^e siècle, la spécialisation sociale de Paris s'affirme, les résidences des classes supérieures et les fonctions les plus nobles migrant vers l'ouest, les zones artisanales et les classes populaires se fixant à l'est. Les travaux hausmanniens ne renverseront ni ne corrigeront cette dichotomie, ils auront même pour effet de l'accentuer.

Mais c'est à partir du XIX^e siècle que les divisions sociales et fonctionnelles s'accroissent sous les effets multiples de l'industrialisation. Tout d'abord, le développement de la production dans des manufactures concentrées et mécanisées donne naissance à un nouvel espace urbain : le quartier industriel et ouvrier, mélangeant plusieurs fonctions – industrielle, économique, culturelle et sociale. À l'opposé se dessine le quartier résidentiel identifié à la résidence bourgeoise. En outre, l'expansion et l'éclatement multipolaire de la ville, dont les causes sont nombreuses (séparation entre production directe et indirecte, multiplication des emplois tertiaires, concentration des services et des bureaux, émergence d'une nouvelle stratification sociale – employés, classes moyennes...), augmentent la séparation entre les activités, ainsi que la division entre les lieux d'emplois et les lieux de résidence. L'opposition centre/faubourg se restructure sous la forme d'un clivage ville/banlieue. Des séparatismes se dessinent même entre les nouvelles zones de résidences aménagées à la périphérie : opposition entre les lotissements de pavillonnaires des accédants à la propriété et les quartiers d'habitats collectifs des locataires, entre les logements sociaux des pauvres et les résidences individuelles des riches. Ainsi apparaît de plus en plus nettement une dissociation entre division fonctionnelle et division sociale, dissociation qui s'accroîtra au cours des trois dernières décennies avec l'expansion de la ville diffuse et fragmentée.

◆ La répartition des communautés humaines selon l'École de Chicago

Le processus de croissance des villes et les séparatismes sociaux qui en découlent ont très tôt (dès les années 1920) occupé les sociologues et les géographes américains de l'université de Chicago. Dans un ouvrage devenu célèbre, *The City*, E.W. Burgess, R.D. McKenzie et R.E. Park (1925) décrivent et analysent, à partir de l'exemple de Chicago, la répartition des différentes communautés ethniques. Dans une perspective écologique, ils montrent que les vagues successives de migrants parviennent à transformer le milieu naturel que constitue la ville d'accueil afin de mieux s'y adapter. L'écologie urbaine permet alors, selon ces chercheurs, de penser les relations entre communautés en termes de compétition, de domination, de conflit ou de symbiose. À partir de cette orientation théorique, il est alors possible de dresser un panorama des différentes « aires urbaines » structurant la morphologie de Chicago. Penser la ville en ces termes revient à repérer les communautés urbaines attachées à certains modèles culturels ou moraux qui dans leur ensemble finissent par former une constellation de zones urbaines. La ville peut ainsi être représentée comme une mosaïque de sous-communautés vivant dans des limites spatiales précises. Wirth (1928), dans son ouvrage *Le ghetto*, s'intéressera à l'une de ces aires urbaines : le quartier juif de Chicago.

Le modèle écologique de Burgess et ses prolongements théoriques

C'est dans une perspective plus étendue que Burgess (1925) proposera un modèle écologique de structure urbaine qui permette de rendre compte des phases d'expansion urbaine et des aires émergeant au cours du temps. Ces aires, saisies dans l'espace, ne sont que l'expression d'un processus qui les différencie et les fait dériver de

l'intérieur vers l'extérieur de la ville au fur et à mesure de la croissance. Ainsi se développent des zones concentriques (5) à partir du vieux noyau de la ville (le *loop* correspondant au *Central Business District*). Encerclant ce noyau, nous trouvons la « zone de transition » et de « détérioration » – mais en attente de transformation – occupée par différentes communautés d'immigrants pauvres (Ghetto juif, la Petite Sicile, la Ville chinoise...). Puis nous avons la troisième zone habitée par les ouvriers qualifiés de l'industrie et du commerce ayant quitté la « zone de transition » en raison de sa détérioration, mais qui souhaitent rester à proximité de leur emploi. Ensuite, nous trouvons la « zone résidentielle » constituée de maisons de rapport et de pensions de famille dans lesquelles résident les ouvriers intégrés. Et enfin, au-delà, Burgess situe la « zone des banlieusards » qui accueille les *Commuters* (migrants pendulaires), propriétaires de maisons individuelles et travaillant dans le centre.

Pour Burgess, ce schéma simplifié de la croissance de la ville vise à expliquer le processus d'intégration des immigrants (venus d'Europe, d'Asie...) qui ne sont pas familiarisés avec le monde urbain. Il permet de montrer, 1/ qu'il se produit une ascension sociale, et 2/ que cette dernière entraîne un déplacement d'une aire à l'autre suivant un schéma par zones concentriques. Une communauté se transforme sans cesse car les familles déménagent dès qu'elles le peuvent. Il est possible de mesurer ce degré d'urbanité à partir de divers indices : la profession et le lieu de résidence y jouent un rôle primordial. Il existe donc un « modèle » d'itinéraire illustrant cette ascension sociale : spécialisation professionnelle (engendrant des revenus plus élevés) et nouvel habitat sont concomitants (Paulet, 2005).

Quelques années après, M. Halbwachs (1932) modifie le schéma de Burgess. Dans un article intitulé « Chicago, expérience ethnique », l'exégète de l'analyse morphologique durkheimienne se demande s'il est heuristiquement intéressant de généraliser un tel modèle élaboré

à partir d'une ville bien définie : Chicago. Halbwachs proposera *in fine* un nouveau schéma, qui ne sera en fait qu'une représentation traditionnelle, précise de la ville, ressemblant plus à « une carte routière » qu'à un modèle d'explication théorique (Paulet, *op. cit.*).

À partir d'un travail plus large sur un échantillon de villes américaines, H. Hoyt (1939) avance un autre modèle. Pour cet économiste américain, les zones concentriques n'ont pas d'homogénéité fonctionnelle, ni sociale. L'expansion urbaine, qui ne s'effectue pas selon lui en cercles réguliers mais plutôt en arcs de cercles ou secteurs, conduit les groupes sociaux à se déplacer vers la périphérie à partir de leur point d'enracinement à proximité du centre. En outre, Hoyt montre que c'est le choix opéré par les classes supérieures d'un nouvel habitat et de nouveaux modes de vie qui structure le mouvement général, les immigrés récents et les classes défavorisées venant s'infiltrer dans les secteurs laissés libres. Le modèle proposé par Hoyt, spécialiste des problèmes fonciers, accorde une place plus conséquente aux choix, à la rationalité des individus et aux phénomènes sociaux, comme l'imitation, l'identification ou la répulsion.

W. Firey (1947), un autre chercheur américain montre, à partir d'une étude de la ville de Boston, le rôle des valeurs symboliques qui ancrent une classe sociale, en l'occurrence la bourgeoisie de la ville, à ses lieux habituels, et brisent de ce fait toute évolution mécanique. M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (1989 ; 2004 ; 2007-a) de leur côté, et plus récemment, ont également montré l'importance que revêtent certains lieux (Bois de Boulogne, Champs-Élysées, Parc Monceau...) pour les catégories bourgeoises parisiennes dans le choix de leur résidence : les plus riches ne subissent pas les contraintes des prix immobiliers, puisqu'ils sont à même d'acquitter les prix les plus élevés du marché (cf. *infra*).

Enfin avec le modèle polynucléaire élaboré par Ch. D. Harris et E.L. Ullman (1945), la répartition de la population s'explique par des noyaux de croissance multiples. Ces différents centres peuvent avoir des origines variées, historiques, commerciales ou industrielles. Il est clair, comme nous le voyons, que les deux chercheurs se refusent de choisir entre des processus, que ce soit ceux proposés par Burgess ou par Hoyt : la compétition impersonnelle, qu'elle se reporte à l'écologie animale ou aux règles de l'économie classique, ne peut répondre, à elle seule, au schéma que prennent les agglomérations urbaines (Roncayolo, *op. cit.*). Harris et Ullmann préférèrent insister sur la nature composite de la ville et l'existence de noyaux différenciés, recoupant en somme expansion concentrique et extension sectorielle.

Les « invasions » territoriales de McKenzie

Toujours dans une perspective écologique prononcée, McKenzie (1925) souligne que les changements sociaux qui se produisent au sein d'une communauté, au cours de l'expansion d'une ville, se réalisent selon une séquence qui rappelle les étapes successives du développement de la formation végétale. Ainsi dans le monde végétal les successions sont le produit de l'invasion ; de même, dans la communauté humaine, les formations, ségrégations et associations qui se déroulent sont le résultat d'une série d'invasions. Deux types d'invasions peuvent être distingués : un premier qui a pour effet un changement d'usage du sol (une zone industrielle transformée en espace de loisirs), et un second qui modifie la composition sociale, ethnoraciale et économique du quartier. Les invasions qui se déroulent par étapes successives s'effectuent au départ à partir des zones à forte mobilité que constituent les lieux de passage et de transition auxquels les populations présentes s'attachent peu et dont elles ne revendiquent pas un usage exclusif. Ces espaces de forte mobilité et de faible résistance sont par exemple les lieux publics, les transports